

se réduisent la plupart des arguments des libres-échangistes !

Ceux qui disent qu'il faut que l'industrie se développe naturellement et se soutienne d'elle-même, veulent la fin sans le commencement, le but sans les moyens. Ils ne sont pas plus sages que celui qui forcerait son enfant de faire, à dix ou quinze ans, ce qu'un homme seul peut faire.

Nous n'avons fait qu'effleurer la question; mais cela devrait suffire, il nous semble, pour démontrer que la protection est nécessaire à un jeune pays et qu'elle devrait être le programme politique du Bas-Canada qui ne sera quelque chose que par l'industrie.

Mais, dit-on, les exigences politiques, le besoin des partis, l'alliance du Haut-Canada, etc., etc. Il y a quelque chose au-dessus de toutes ces considérations, c'est l'existence d'un peuple. Du moment que le Bas-Canada est convaincu qu'il lui faut pour vivre l'industrie, il n'a qu'une chose à faire, c'est de le dire, de le proclamer hautement et de ne donner son concours qu'au régime politique qui lui permettra d'atteindre ses destinées. Si les Canadiens-Français prenaient, une bonne fois, une attitude énergique, si sortant de leur léthargie, ils s'unissaient pour affirmer leurs droits et leur volonté, ils n'auraient pas besoin de quêter des alliances.

Les idées exprimées dans cet article s'appliquent surtout à nos relations commerciales avec l'Angleterre. La nécessité de nous protéger contre les manufacturiers anglais nous paraît aussi claire que celle d'établir des manufactures. Mais vis-à-vis des Etats Unis c'est une autre question que nous considérerons dans un prochain article.

L. O. DAVID.

SILHOUETTES LITTÉRAIRES.

J. C. Taché - G. de Boucherville - LaRue - Gérin-Lajoie - Fréchette - Routhier - Lemay - Chauveau - L'abbé Casgrain - Alfred Garneau - David - Marchand - Fabre - Carle - Tom - Marmette - E. Gérin - Sulte - Dunn - Mousseau - Faucher de Saint-Maurice - Montpetit - Bourassa - L'abbé Provencher - Dessaulles - LeMoine - Fiset - Legendre - Buies - Decelles - DeGuise - Royal - Provencher - Mme Leprohon - Dansereau - Tassé, etc., etc.

JOSEPH MARMETTE.

Nuda veritas.

(Extrait d'une lettre de X***)

..... "Décidément, mon cher Lépine, elles sont piquantes tes silhouettes. Elles font du bruit dans notre petit monde. On en parle à la ville, on en parle à la campagne. Le public t'écoute chapeau bas; et tu peux répéter avec M. Prudhomme: on se m'arriche. Plus d'un curieux serait ravi de lever le domino qui couvre ta figure.

"Pour ma part, compte sur mon entière sympathie. Au risque de me faire écraser les doigts, je te dis: bravo. A mon avis, tu as pris le vrai moyen de faire naître chez nous la critique, la critique libre, vigoureuse, utile, qui ne craint pas de dire son fait à chacun, de montrer la vérité toute nue: nuda veritas. Nous en avons eu assez de ces fades mièvreries, de ces louanges plates, qui ont fait avorter plus d'un beau talent, suffoqué sous une avalanche de compliments. Pour quelques vers heureux, pour une page gracieusement tournée, de crier merveilles, de saluer un Lamartine, un Chateaubriand! Trêve...

"Tes silhouettes ressemblent à des rosières: elles ont leurs fleurs, mais certes leurs épines aussi. On ne cueille pas les roses sans se piquer les doigts.

"Que veut-on? c'est dans la nature. Il n'y a pas de roses sans épines, dit le proverbe. Le même sol qui produit l'encens fait aussi croître la myrrhe. Ces braves auteurs, ils seraient capables de renifler tous les parfums de l'Arabie, sans éternuer. Et un grain de poivre avec, les mettrait en fureur.

"Aussi, d'aucuns disent-ils, tout bas, que ton genre est de mauvais goût, que tu es l'épithète brutale.

"Le public sait mieux: ton style est honnête homme au fond....

"Mais, au fait, j'oubliais. Tu me demandes quelques renseignements sur Marmette. Quelle espèce d'homme est-ce ?

"Figures-toi un gaillard de la taille de l'ex-commandant Fortin, six pieds, un peu plus large des épaules, légèrement obèse, avec une chevelure blonde-filasse, et un nez qui fait un point d'exclamation entre les deux points de ses yeux,—bleus d'outre-mer. Une peau blanche et rosée, une voix de basse-taille trainante, avec un geste et une démarche endormis....

Je venais de lire cette lettre de X*** au sortir du bureau de poste, lorsque, par bonheur, je fis rencontre de mon ami Carle Tom.

—Est-ce bien là le portrait de Marmette? lui dis-je, en lui montrant la lettre.

—Parfait, me répondit-il avec un air narquois qui me parut suspect.

—Tu l'affirmes!

—C'est absolument cela,.... excepté que c'est le contraire.

—Ah! ce Philistin de X***! Toujours le même; et j'allais candidement me laisser prendre à ce piège.

—Marmette est une manière de petit être, maigrelet, noir de chevelure, de moustache et de prunelles, avec un teint mat, un petit nez délicat, et des oreilles ni longues, ni courtes. Il a le sourire spirituel, mais attristé par des dents malades, en deuil de celles qui ne sont plus. Il a la voix faible, et la parole d'une volubilité telle que sa conversation est difficile à suivre. L'écureuil n'est pas plus vif dans ses mouvements; on le croirait monté sur des ressorts. Cette figurine est éclairée par un reflet de vive intelligence, et des yeux qui étincellent d'imagination.

Marmette est né en 1844, à Saint-Thomas de Montmagny. A ses premiers pas dans la vie, sa mère, fille de Sir E. P. Taché, femme d'une belle intelligence et bien instruite, lui mit entre les mains le Musée des Familles. Il y prit, de bonne heure, le goût de la lecture.

Avis, en passant, aux mères. —Voulez-vous développer précocement l'esprit de vos enfants? mettez-leur sous les yeux de belles images: ce sont des fontaines au fond desquelles nagent des pensées.

C'est un rude métier que celui de médecin de la campagne! Pendant les longues journées que le Dr. Marmette passait hors de chez lui, sa femme charmait les ennuis de l'absence auprès de son fils, entre une page de Cooper illustré, et un chapitre de Walter Scott.

Joseph Marmette a toujours été passionné pour l'équitation. Tout enfant, il montait sur les moutons dans le clos, sur les cochons, sur les vaches, puis sur le petit bœuf de son père, sur sa jument rouge.

A quatre heures du matin, on le trouvait, en queue de chemise, à cheval sur la lucarne de la maison, fouettant le bardeau, chantant la préface, jouant de la bombarde.

L'heure vint où il fallut dire adieu à ces délices champêtres. Connaissez-vous rien de plus triste que le premier coup de la cloche du séminaire, le matin de la rentrée? Connaissez-vous rien de plus joyeux que le premier coup de la cloche, le matin de la sortie?

Entre ces deux coups, il y a des rayons et des ombres, des congés et des pensums, des thèmes et de belles lectures. Et au bout de tout cela, il y a un homme, une intelligence développée, l'espoir de l'avenir.

Au sortir du séminaire de Québec, Marmette entra à l'Université-Laval; mais dégoûté bien vite de l'étude de la loi, il prit un emploi,—qu'il occupe encore aujourd'hui,—au bureau du trésor de la province de Québec.

Pendant son séjour à l'Université, un étudiant en médecine l'aborde un soir.

—Veux-tu venir avec moi voler un sujet de dissection au cimetière de * * * ?

—C'est fait.

A onze heures du soir, les deux étudiants étaient dans le cimetière, par un beau clair de lune. Le cadavre était sorti de la fosse avant l'arrivée du charretier.

En l'attendant, ils traînaient leur sujet le long de la clôture couverte, à mi-hauteur, par la neige.

Pendant qu'ils y étaient blottis, Marmette vit, à travers les fentes, venir dans le chemin du roi, un habitant, qui, au lieu de passer outre, se détourna de son chemin; et, sans rien soupçonner, se dirigea droit sur lui. Pressé par une petite servitude de l'humaine nature, l'habitant s'arrêta le long de la clôture, regarde à droite et à gauche, et, croyant n'être vu de personne, le profanateur!

..... mingeait in patrios cineres.

Une idée soudaine passe par la tête de Marmette.

—Si je lui faisais une peur?

Ce disant, il allonge le bras au-dessus de la clôture, et saisit le caque de l'habitant.

Le malheureux! il en vit trente-six chandelles! Il crut tous les revenants du cimetière déchaînés à ses trousses pour venger son crime.

Il bondit, il s'élança, éperdu, échevelé. Il court.... Marmette a beau lui jeter son casque par la tête, il n'en est que plus épouvanté: il s' imagine recevoir le coup de poing d'un fantôme. Il est hors de lui-même, il court, il court encore....

Marmette, —comme bien vous voyez,—avant d'écrire des drames, en a joué.

Il a débuté, dans les journaux, par des chroniques poitrinaires, veuves de pensées, sans avoir épousé le style. Mortes avant le soir, elles n'existent plus que dans la pensée de l'auteur à l'état de remords, et dorment ensevelies dans leur linceul de papier.

Pourquoi faut-il dire qu'il a commis Charles et Eva, qui se sont mariés dans la Revue Canadienne en 1867? Je n'irai pas troubler la paix de leur petit ménage. M. Marmette peut me remercier si je ne chatte pas sur ses épaules la faute de ses deux enfants. Obscurs ils sont nés, obscurs ils mourront. Ils le méritent.

M. Marmette a pris sa revanche, après quatre années de recueillement, dans François de Bienville, ce roman historique, si bien corsé, de trame si ingénieuse, d'allure si accorte, si délicat de sentiment, qui a révélé, chez son auteur, un talent réel.

François de Bienville a eu les honneurs de la critique sérieuse.

Lisez ce qu'en a dit, sur le Courrier du Canada, un littéraire, dans un article dont la paternité est facile à reconnaître.

"La faculté créatrice est le trait distinctif de son talent: M. Marmette est né romancier. Son imagination, comme la baguette d'une fée, fait surgir des créations nouvelles, des scènes dramatiques, avec une facilité étonnante; mais ce don précieux est un écueil. Le torrent qui déborde à grands flots, entraîne avec lui la verdure et les fleurs. Le coup de pinceau, la touche artistique, le fini de l'exécution lui font défaut. En un mot, il n'est pas coloriste"....

François de Bienville a été également fort bien apprécié par un homme d'esprit, une plume exercée, A. B. Routhier, curé de Kamouraska,—et par son ami de cœur, L. H. Fréchette.

"L'œuvre de M. Marmette, dit Routhier, se distingue par les plus brillantes qualités.... son plan est bien fait, l'intrigue bien conduite, l'intérêt habilement ménagé, et le déroulement se précipite d'une manière inattendue et saisissante....

"M. Marmette manie très-bien la narration et le dialogue.... Il réussit généralement bien dans la description, quoiqu'il charge un peu trop ses couleurs."

Le roman de M. Marmette a été traduit en anglais et publié dans le New-York Citizen.

Les qualités qui s'étaient fait jour dans François de Bienville, ont éclaté plus brillantes et plus vigoureuses dans l'Intendant Bigot, dont l'Opinion Publique a fait cadeau à ses lecteurs, l'année dernière. C'est l'œuvre littéraire de 1871.

L'imagination a pris de l'envergure, le style a pris de la couleur. Sans être toujours sûr, le goût s'est épuré. L'auteur a une riche moisson devant lui.

Dramatiser les grandes époques de notre histoire pour les rendre populaires; voilà son but. Il est patriotique, et mérite encouragement.

Si le ciel lui prête vie, et si, dans l'intérêt national, on a le bon sens de lui faire quelques loisirs, dans peu d'années, nous aurons notre Fenimore Cooper.

PLACIDE LÉPINE.

P. S. Six nouvelles silhouettes, mises à l'étude, seront bientôt publiées.

Argenteuil, 23 mars, 1872.

P. L.

La vie et la science de la grammaire sont analogues. Dans les deux il faut savoir faire des exceptions aux règles générales.

FRANCIS PARKMAN.

Vous connaissez, ou vous ne connaissez pas, le Revere House de Boston: c'est l'hôtel fashionable de la ville. C'est au Revere House qu'on a récemment préparé des appartements pour la réception du grand duc Alexis, lors de son passage à Boston. Il faut avoir visité quelques-uns de ces hôtels princiers des Etats-Unis, pour se former une idée du luxe qu'exige en voyage le peuple américain, cette grande tribu nomade campée en Amérique.

Au mois de mai de l'année dernière, je montais les degrés du péristyle du Revere House en admirant les deux beaux lions en bronze couchés sur leurs piédestaux de chaque côté de l'escalier, lorsque je fus distrait de mon attention par un étranger qui s'avança vers moi, et vint en souriant me souhaiter la bienvenue.

Je reconnus à l'instant mon ancien ami M. Francis Parkman.

Depuis plusieurs années, nous correspondions ensemble sans nous être jamais vus. M. Parkman était venu à Québec pour me rencontrer, j'étais allé à Boston dans le même but; mais une étrange fatalité nous avait toujours éloignés l'un de l'autre: c'était pour la première fois que nous avions le plaisir de nous serrer la main.

Après les premiers épanchements de l'amitié, M. Parkman me dit que sa voiture nous attendait à la porte de l'hôtel, et s'offrit à me faire les honneurs de sa ville natale.

Boston, qui a été justement surnommé l'Athènes moderne des Etats-Unis, est le centre des lettres et des sciences, la capitale intellectuelle de la grande république.

Nous visitâmes ses principales institutions, et particulièrement l'Université de Cambridge, le célèbre Harvard College, fondé en 1637.

J'y admirai le magnifique musée d'histoire naturelle formé par M. Agassiz, et qui rivalise avec les plus riches musées d'Europe.

De là nous allâmes rendre visite au célèbre professeur et à son illustre voisin, M. Longfellow, le Lamartine américain. M. Agassiz est une de ces physionomies que l'on n'oublie pas, figure douce et attractive, que les calmes études de la science ont empreinte d'une lumineuse sérénité.

Madame Agassiz, née Miss Carey, issue d'une opulente famille de Boston, est une femme d'un esprit supérieur. Elle partage les études et les courses scientifiques de son mari, et a écrit ses voyages avec autant de grâce que d'originalité.

L'auteur d'Évangéline est un beau vieillard, aux traits animés, au regard limpide et inspiré. Sa noble figure, sa longue et abondante barbe, qui tombe en flots de neige sur sa poitrine, lui donnent un air de majesté qui rappellent les bardes ou les voyants des anciens jours: c'est ainsi qu'on se représente Ossian, Baruch, ou le Camoëns.

Chez M. Longfellow, comme chez M. Agassiz, le cours de la conversation nous entraîna naturellement à parler du Canada; ces hommes éminents ne tarissaient pas d'admiration sur la beauté de notre histoire, qu'ils avaient appris à apprécier par la lecture des œuvres de M. Parkman. Pour eux, comme pour bien d'autres, cette lecture avait été une révélation.

De son côté, Madame Agassiz me parla longuement, avec des larmes dans les yeux et dans la voix, de l'héroïsme de nos premiers missionnaires et de nos fondatrices religieuses.

Déjà, en France, en Angleterre, et dans plusieurs autres parties des Etats-Unis, j'avais été fier d'entendre faire l'éloge de notre peuple d'après l'auteur des Pionniers.

Mon séjour à Boston acheva de me convaincre des immenses services que M. Parkman a rendus à notre pays par ses travaux historiques.

Un intérêt et une sympathie toute naturelle se rattachent donc à cet écrivain qui nous a si noblement vengés des odieuses calomnies qu'on a inventées pour avilir le nom et le caractère de nos ancêtres.

I.

La famille de M. Parkman est une des plus anciennes des Etats-Unis: elle se glorifie de retracer sa généalogie jusqu'aux Pilgrim Fathers.

Francis Parkman est né à Boston le 16 septembre 1823. Dès l'âge de huit ans, il fut transporté des rives de l'océan aux rives de la forêt. Quatre années de son enfance s'écoulèrent dans la résidence de son grand-père, située à l'intérieur du Massachusetts, sur les limites des défrichements. L'imagination vive et rêveuse de l'enfant, qui s'était bercée d'abord au roulis des vagues de l'océan, dut se plonger avec une singulière volupté dans ces vagues autrement mystérieuses des grands bois. C'est dans ces courses enfantines qu'il puisa ce goût pour les aventures, cet amour pour la vie sauvage dont ses écrits portent une si puissante empreinte.

Il entra au collège de Harvard en 1840, et y fit son cours d'études. Durant ses vacances d'été, il s'amusa à parcourir la lisière des forêts, les rivières et les lacs qui séparent le Canada des Etats-Unis. Il passa un mois entier à sillonner en tous sens le lac George, à admirer ses rivages pittoresques, à gravir ses montagnes, à étudier dans leurs moindres détails, les lieux historiques, les champs de batailles où français et anglais, colons et sauvages ont versé tant de sang pour remporter de stériles victoires. Le génie descriptif du futur auteur se développa, durant ces excursions, avec une nouvelle science de la solitude et un sentiment plus profond de la poésie du désert. Il se passionna pour l'histoire de la Nouvelle-France en parcourant, les livres à la main, ce vaste théâtre où la France et l'Angleterre se sont disputé, pendant si longtemps, le sceptre de l'Amérique du Nord.

A la fin de l'année 1843, quoiqu'il n'eût pas encore achevé son cours d'études, M. Parkman fit un voyage en Europe, en passant par Gibraltar et Malte. Il visita la Sicile, et demeura une partie de l'hiver en Italie.

Durant son séjour à Rome, il lui prit fantaisie de s'enfermer, pendant quelques jours, dans un monastère de Passionnistes.

M. Parkman m'a souvent raconté les étranges impressions qu'avait laissées dans son esprit ces quelques jours de retraite.

La fenêtre grillée de sa cellule s'ouvrait sur le Colysée; et

1. Au moment où nous écrivons ces lignes, une lettre nous apprend qu'un malheur subit vient de frapper au cœur M. Parkman. Son unique frère, John Eliot Parkman, lieutenant dans la marine américaine, et servant sur la flotte du Pacifique, sous le commodore Stembel, est mort soudainement à San Francisco, le dix-neuf décembre dernier. Après avoir couru mille dangers dans ses voyages, ayant fait plusieurs fois le tour du monde, après avoir affronté la mort sur les champs de batailles de la dernière guerre, il est tombé tout-à-coup, en pleine paix, sans cause apparente. Officier plein d'espérance et d'avenir, aimable autant qu'aimé, sa carrière promettait d'être aussi honorable qu'utile à son pays. Ce regret, jeté sur sa tombe, ira consoler la douleur de son frère.